Document généré le 6 août 2025 23:17

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Quarante ans de Prise de parole

Sébastien Lavoie

Numéro 154, été 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/71776ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lavoie, S. (2014). Quarante ans de Prise de parole. *Lettres québécoises*, (154), 62–63.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par SÉBASTIEN LAVOIE

Quarante ans de Prise de parole

Il y a quarante ans, la montée du nationalisme québécois faisait des petits à l'extérieur de la province. Les Canadiens français prenaient alors conscience qu'ils devaient se redéfinir à partir de leur propre réalité.

DENISE TRUAX

« Au début des années 1970, un groupe de jeunes Franco-Ontariens se retrouve à l'Université Laurentienne. Ils ont pour nom Robert Paquette, Pierre Germain, Pierre Bélanger, Claude Belcourt, François Lemieux, André Paiement, Denis Saint-Jules, Gaston Tremblay […] Ils ont soif de culture, qu'elle soit franco-ontarienne et à créer, ou américaine et contre-culturelle[1]. »

Ces jeunes gens se liguent alors contre l'enseignement littéraire professé par leur université, enseignement perçu comme étant trop centré sur la France et désengagé de leur milieu. Ils déplorent aussi que leur Université professe une idéologie conservatrice et élitiste. Ils accouchent d'un manifeste, *Molière go home*, où « ils revendiquent un enseignement adapté à leur réalité, enrichie d'écrits propres à leur communauté, cet Ontario français fait de mineurs, de bûcherons, de fermiers, d'ouvriers[2] ». Notons qu'à l'époque, l'Université Laurentienne n'employait aucun professeur franco-ontarien.

C'est dans ce contexte que, sous l'égide de Pierre Bélanger, est fondé le Grand CANO, la Coopérative des Artistes du Nouvel-Ontario, un « organisme qui faisait des organismes » selon les mots de l'actuelle directrice générale des éditions Prise de parole, denise truax. Grand CANO est, entre autres, à l'origine du groupe musical Cano, les Beau Dommage ontariens de l'époque, mais aussi de la Galerie du Nouvel-Ontario, du théâtre du Nouvel-Ontario et du festival La Nuit sur l'étang, un festival annuel (surtout) de musique qui a connu l'année dernière un retour à la parole littéraire.

Ce festival est né dans la foulée d'un colloque, Franco-Parole, qui portait sur la place que devait occuper le français à l'Université Laurentienne. denise truax raconte : « Les organisateurs avaient alors dit aux jeunes : "On va faire de la placote pendant une journée ou deux, mais ça ne peut pas n'être que ça. Il faut qu'il y ait une célébration de ce que l'on est". » Ainsi est donc né le festival de La nuit sur l'étang et c'est lors de la première édition de ce festival que devait être lancée la maison d'édition Prise de parole. « Le premier ouvrage de la maison d'édition devait initialement y être lancé, relate M^me^ truax, mais il y aurait eu un petit pépin avec l'imprimeur et il semblerait qu'il n'ait pas livré l'ouvrage. » La maison d'édition n'est donc née officiellement qu'un mois plus tard.

Genèse

La véritable genèse des éditions Prise de parole s'est faite en plusieurs temps. Le premier jalon est posé en septembre 1972, alors que le professeur Fernand Dorais amorce un atelier de création littéraire où s'inscrivent trois étudiants : Jean Lalonde, Denis Saint-Jules et Gaston Tremblay. L'objectif poursuivi par les participants est de déboucher sur un résultat concret : la publication d'un livre.

Quelques mois plus tard, soit le 2 janvier 1973, c'est au tour de Robert Dickson et de ses étudiants de poser un autre jalon à l'histoire des futures éditions Prise de parole. Ceux-ci prennent en effet le chemin de Montréal afin de rencontrer l'omnipoète Gaston Miron pour apprendre le métier d'éditeur.

> *Chose certaine, dira ultérieurement Gaston Tremblay, ce voyage a, pour moi du moins, démystifié les poètes et les maisons d'édition. Gaston Miron était un homme comme tous les autres et il opérait sa maison d'édition dans son salon. À nous d'en faire autant*[3].

Et c'est donc le 10 mai 1973 que fut publiée, lors d'un congrès de l'ACFO, l'œuvre collective *Lignes-signes.* Ce jour-là, plus de soixante exemplaires sont vendus. C'était le premier ouvrage à être officiellement publié dans l'Ontario francophone et la nouvelle maison d'édition en a profité pour définir sa mission : « La maison Prise de Parole se veut animatrice des arts littéraires chez les francophones de l'Ontario ; elle se met donc au service de tous les créateurs littéraires franco-ontariens[4]. »

Les premières années sont appelées « catacombes » par un Robert Dickson qui ouvrait les portes de sa cuisine afin d'accueillir le conseil d'administration de la maison d'édition. Pour le reste, le fonds de la maison d'édition se transportait dans une valise que l'un ou l'autre des intervenants se prêtait afin d'aller colporter la bonne nouvelle ontarienne.

Les années Tremblay

Un changement de paradigme a eu lieu en 1978, lorsque Prise de parole a disposé d'assez de fonds pour être en mesure de louer un bureau et d'engager à mi-temps un coordonnateur, Gaston Tremblay. On doit à ce dernier la professionnalisation de Prise de parole. À partir de sa venue, la maison va aller au-delà du lot usuel de livres, « fait en "tapon", qui sortaient

tous en même temps jusqu'à ce que les membres de l'équipe se disent "O.K., l'année est presque écoulée, qu'est-ce qu'on a dans nos tiroirs ?" ».

Avec l'arrivée de Gaston Tremblay, on s'est mis à faire de la recherche de financement auprès de bailleurs de fonds, à professionnaliser le travail d'édition, à mettre sur pied un comité d'édition avec des lecteurs et à établir un programme de publication. Davantage d'accent est aussi mis sur la vente. C'est au cours de cette période que Prise de parole institue une pratique singulière : elle vend des abonnements. Entendre que les abonnés s'engageaient alors à acheter tous les ouvrages que Prise de parole publiait. Elle en vendait jusqu'à deux cents par année, ce qui lui assurait une stabilité financière — tirant alors à quatre ou cinq cents exemplaires par année.

C'est aussi à cette époque que Prise de parole a connu ses premiers succès — populaires ou commerciaux. Le catalogue de la maison d'édition s'enrichit à l'époque des signatures d'Hélène Brodeur et de Patrice Desbiens, qui connaissent un succès d'estime. Le succès populaire, quant à lui, s'est incarné dans l'ouvrage *La vengeance de l'orignal* de Doric Germain qui reste à ce jour le plus gros vendeur de la maison d'édition.

Les années truax

En 1988, Gaston Tremblay passe le relais à denise truax. De kessé denise truax ? « Je n'aime pas beaucoup faire des majuscules. J'ai toujours trouvé ça très laid. Je pense aussi que j'aime beaucoup cette idée qu'il n'y ait pas de lettres qui soient plus autoritaires que d'autres. » Dans cette réponse, il y a une allégorie du mandat que s'est donné denise truax à Prise de parole.

Quand on lui demande ce qu'elle a apporté aux éditions Prise de parole, elle répond « la continuité ». Quand on lui demande sa plus grande source de fierté, elle dit « avoir duré ». denise truax n'est pas une femme de révolution.

Le plus grand bouleversement qui s'est produit sous sa direction a sans doute été la fermeture des Éditions d'Acadie en 2000. Les Éditions d'Acadie, c'était la plus importante maison d'édition des provinces maritimes et sa disparition a laissé orphelines des voix aussi importantes que celle d'Herménégilde Chiasson. C'est pourquoi l'éditeur ontarien est sorti de ses terres et qu'il a décidé de faire de la place aux auteurs acadiens, pour la plus grande fierté de M^me^ truax : « Je suis contente que l'on soit sortis de l'Ontario français. Parce qu'il n'y a pas seulement que l'Ontario français dans l'Univers… »

Trois défis

Quels défis particuliers croise un éditeur si excentré ? Ils sont de trois ordres. M^me^ truax ne sent pas de snobisme venant des éditeurs québécois, mais pour ce qui est des médias…

En entrevue, M^me^ truax prend bien soin de nuancer son propos, de n'écorcher personne, quitte à édulcorer sa parole. Les médias lisent de moins en moins (la prémisse est de moi) et préfèrent faire des entrevues avec les auteurs plutôt que de s'astreindre à la lecture de l'œuvre. Cela peut agacer un auteur montréalais, mais c'est autrement plus dérangeant pour les résidants de Sudbury ou de Moncton qui ont besoin, avec les correspondances d'avion déficientes, d'une journée complète pour venir à Montréal. Cela affecte aussi son éditrice qui doit dépenser en transport et en frais d'hôtel de l'argent qu'elle aurait aimé investir en publicité.

Elle avance aussi qu'entre deux ouvrages égaux, les médias vont choisir l'ouvrage de proximité. « Ça, c'est plus délicat. On ne voudrait pas dire à nos auteurs : "Allez publier au Québec parce que vous allez de ce fait faire davantage parler de vous et obtenir un plus grand lectorat". »

Autre problème d'éloignement, tout bête : lorsqu'un problème survient, elle ne peut aller boire un verre et en discuter avec un confrère. « On ne sent pas nécessairement qu'on est dans cette grande mouvance-là et qu'on peut avoir accès facilement à des conseils ou à des réponses. »

Le dernier défi posé à Prise de parole, et non le moindre, c'est que les marchés ontariens et des Maritimes sont moins structurés et demandent plus d'effort qu'un marché comme le Québec.

Quand on demande à denise truax de formuler un souhait pour l'avenir, elle répond sans surprise « durer ». « Va-t-on être encore là dans dix ans ? Je l'espère, mais il n'y a jamais de garantie pour l'avenir. Tout ce qu'on peut faire, c'est de très très bien faire et espérer. »

1. http://prisedeparole.ca/livres/historique/
2. *Ibid*.
3. http://prisedeparole.ca/livres/ligne-du-temps-interactive/
4. *Ibid*.

Nous ont quittés

Mavis Gallant

1922-2014

L'écrivaine canadienne Mavis Gallant est décédée le 18 février dernier, à l'âge de 91 ans, à Paris. Née à Montréal de parents anglophones, la future écrivaine fréquente pourtant l'école francophone, fait rare à l'époque. Elle a publié plus d'une centaine de nouvelles et elle est reconnue internationalement comme une des grandes spécialistes de ce genre littéraire. Bien qu'ayant vécu à l'étranger, Mavis Gallant a reçu plusieurs honneurs canadiens de haut niveau, dont l'Ordre du Canada, le Prix littéraire du Gouverneur général et le prix Athanase-David.

MAVIS GALLANT

INFOCAPSULE

La Pastèque : meilleur éditeur jeunesse d'Amérique du Nord

La Pastèque, qui n'en est qu'à sa quinzième année d'existence, vient de remporter le prestigieux Prix du meilleur éditeur jeunesse d'Amérique du Nord à la Foire du livre jeunesse de Bologne 2014. Ce prix est d'autant plus impressionnant que La Pastèque faisait face à des concurrents renommés dont les deux plus grosses maisons d'édition canadiennes pour la jeunesse, Groundwood Books et Kids Can Press. Aux États-Unis, les éditeurs en lice étaient Little Brown Books et Macmillan Children's Pub. Aucun doute, La Pastèque est en grande partie responsable de l'essor fulgurant de la bande dessinée au Québec. La difficulté à laquelle les éditeurs québécois ont toujours été confrontés repose sur la presque impossibilité de produire des albums en couleurs sans que le prix de vente devienne exorbitant. En choisissant le noir et blanc, les éditeurs ont réussi à renouveler le genre et à s'imposer devant des maisons très puissantes et très riches. Bravo à La Pastèque pour son extraordinaire réussite !